

Hervé : dans l'antichambre du véritable amour

Chloé Savoie-Bernard

Number 275, Spring 2021

Hervé Guibert, le plus que vif

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96127ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Savoie-Bernard, C. (2021). Hervé : dans l'antichambre du véritable amour. *Spirale*, (275), 46–49.

HERVÉ : DANS L'ANTICHAMBRE DU VÉRITABLE AMOUR

J'ai connu Hervé Guibert par le biais de l'école, en suivant le cours de baccalauréat sur la littérature du sida que donnait Catherine Mavrikakis à l'Université de Montréal, à l'hiver 2010.

Cet hiver-là, en même temps que *Close to the Knives* de David Wojnarowicz et *La vie heureuse* de Nina Bouraoui, ces récits de soi où la maladie du sida était parfois une inquiétante mélodie d'arrière-fond, où parfois elle devenait un personnage au même titre que les vivants, nous avons lu plusieurs livres d'Hervé Guibert. Ses phrases nous rentraient dans la peau, nous rentraient dans le sang, et pour une rare fois dans ma vie, peut-être l'unique, nous, les étudiants, avons formé une communauté soudée. Nous étions ensemble, solidaires et ébahis devant la cruauté et la beauté que nous découvriions dans les œuvres de Guibert. Dans les dissertations que nous rendions, nos phrases s'allongeaient comme les siennes dans *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, phrases infinies dont Guibert avouait sans ambages avoir volé l'amplitude chez Bernhardt. Mes amis et moi étions obsédés par Hervé, dont nous empruntions d'autres livres à la bibliothèque, dont nous cherchions le visage sur Google, pensant lire à même sa peau autre chose encore que ses livres ne révélaient pas.

Mes camarades et moi étions poreux, ouverts à ce que Catherine nous enseignait, hypnotisés par la vie de l'écrivain qui ne ressemblait pas tellement à la nôtre, mais qui pourtant nous semblait une vie sœur. Dans l'essai de Catherine *L'éternité en accéléré*, je retrouve notre classe, mais sous le regard de la professeure. Nous lire ainsi me donne la même impression que lorsqu'on se regarde sur une vidéo tournée à notre insu : s'ouvre la possibilité, presque inquiétante, de sortir de l'intériorité de la connaissance de soi pour se lire autrement, par l'entremise du regard de l'autre. À propos de nous, du groupe que nous formions cet hiver-là, elle a ces mots qui ont agi comme un sort : « *Il y avait dans mon cours sur Hervé Guibert un vrai appel à l'amour, une vraie demande d'accueillir une œuvre magnifique, grandiose, qui peut encore disparaître, avalée par une histoire insipide. Il y avait trop dans cette demande faite à "mes étudiants" d'aimer les mots de Guibert et d'éventuellement les transmettre quand moi et ma génération nous nous serons enfin tués.* »

S'il y avait « trop » dans la demande de Catherine, nous avons quand même su la prendre au vol. Sans doute voulions-nous être dignes de ce don qu'elle nous faisait. Ce n'est pas tous les jours qu'on tombe amoureux d'un écrivain. Guibert, Catherine nous l'a assurément transmis. Il s'est infiltré en nous. Il fait partie des saints qui sont toujours avec moi. C'est en pensant à lui quelques années plus tard que j'ai été me soulager de quelques centaines de dollars dans une clinique privée pour passer un test express qui devait m'apprendre si j'avais ou non le sida. Or malgré mes manquements, Dieu vivant m'avait encore protégée. Ou peut-être était-ce Hervé ? Je n'étais pas atteinte et j'ai pu continuer ma vie avec grande fatigue et sans trop de tracas. Aujourd'hui, lorsqu'on me paie pour un contrat précaire de chargée de cours, c'est néanmoins avec joie que je mets Guibert au programme. J'ai bien appris mon rôle : comme Catherine l'avait fait avec moi, avec nous, je tente d'inoculer Hervé à mes élèves. J'ignore si, comme moi, ils deviendront fous de lui.

PARLER DE SES PARENTS DEPUIS LA MORT

Je suis venue à Hervé par le sida, mais son livre qui m'a le plus marquée reste *Mes parents*. C'est Catherine qui me l'avait suggéré, voyant, cette fois dans un cours de création littéraire, comme je me plaisais à parler en mal des miens. Même si ce livre a été écrit avant qu'Hervé ne tombe malade, l'idée de la mort le traverse. Celle de ses parents, en premier plan. Une mort qu'il fantasme depuis toujours. « *Les assassins m'exaltent* », écrit-il, et c'est comme assassin qu'il se positionne lui-même au travers de la description implacable de ses géniteurs, une description si cruelle qu'on a l'impression d'assister à une mise à mort systématique. Ses parents n'étaient pas exceptionnels. Il y avait même quelque chose d'universel dans ce qu'ils éprouvaient pour leurs enfants : un amour inadéquat comme seul sait l'être l'amour de parents. Dans *Mes parents*, tout secret est levé. On se tient au cœur d'une vérité souvent laide à voir, souvent sale, médiocre. En un mot : humaine.

De nombreux tabous sont levés au fil de cette lecture. On apprend ainsi que les parents d'Hervé le tapent régulièrement, lui et sa sœur Dominique, qui est aussi, révèle le livre, sa demi-sœur, résultat d'une liaison de sa mère avec un prêtre, fait bien sûr caché aux deux enfants. Sa mère se retrouvant enceinte, le mariage avec le père sert à camoufler la grossesse inconvenante. Il n'y a pas que les coups physiques qui sont une menace chez les Guibert : le corps, toujours surveillé, est scrupuleusement observé pour mater toute anomalie. Dommage, Hervé est homosexuel, ce qu'honoreront ses parents. Ces derniers sont obsédés par la propreté, par le soin du corps, bien sûr, mais aussi par les règles, par les convenances. Ils sont maladivement vénaux, allant jusqu'à ne jamais recevoir

de gens chez eux pour « *ne pas avoir à leur rendre la pareille* ». Et même lorsqu'ils se montrent gentils, touchants, qu'ils vont par exemple rendre visite à Hervé quand il déménage à Paris, et même si lui-même peut être qualifié de bon fils, qu'il va lui aussi leur rendre visite régulièrement, part en vacances avec eux, l'espace littéraire sert tout de même dans *Mes parents* à consigner ce qui ne trouve pas de place ailleurs, soit le désir de parenticide. Et même dans ce fantasme de mort, la mort ne suffit pas à calmer la haine qui l'habite : « *Quand je me pencherai sur vos cadavres, mes chers géniteurs, au lieu de baiser votre peau je la pincerai, et je leur arracherai une touffe de cheveux* », les apostrophe Hervé dans l'espace du livre. Leur mort est tellement désirée qu'elle devient érotisée. C'est d'ailleurs lorsque sa mère développera un cancer qu'Hervé soudain l'aimera névrotiquement, amour qu'il désinvestira dès qu'elle prendra du mieux.

À propos de son doudou d'enfant, Hervé écrit que plus il s'abîme, plus il l'adore. Ses parents, on le devine, se débarrasseront de cet objet usé dès qu'ils le pourront, laissant le petit Hervé sans réconfort. Dans les tissus, l'usure vient de la fibre qui, en se brisant, s'adoucit, devient plus tendre. Me vient l'intuition que c'est parce qu'il cherche à aimer ses parents aux dehors détestables que l'écrivain se servira de la littérature pour exposer leurs travers : que comme la fibre qui se rompt et devient plus douce, briser ses parents par le langage permet de les apprivoiser, au moins un peu, d'atténuer leur amertume peu digeste.

Hervé ne s'épargne pas non plus au travers de ce livre, n'est absolument pas dans une démarche où il s'angélise pour mieux diaboliser ses parents, consignait aussi ses propres perversions, comme ce moment troublant où il raconte se masturber avec délectation sous les couvertures, à l'âge adulte, alors que sa mère lui parle et ne se doute de rien. Quand ce n'est pas la mort de ses parents qu'il entrevoit, c'est la sienne qui lui paraît proche. Une fois, il leur remet une lettre et leur ordonne de ne l'ouvrir qu'après sa mort. Dans cette lettre, il les déshérite, leur dit-il, mais pour déshériter autrui, il faut bien mourir avant eux... Et Hervé accomplira sa funeste prémonition. Il y aura bel et bien héritage, mais déplacé : ne serait-ce que son œuvre dont j'hérite moi aussi comme élève de Catherine Mavrikakis, qui m'a donné envie de toujours me tenir dans la vérité. Plus une vérité me paraît difficile à nommer, me paraît laide, abjecte, visqueuse, plus il me semble qu'elle doit trouver sa place dans la littérature. Car si elle n'est jamais nommée, que deviendra-t-elle ? Pourra-t-elle à l'intérieur de moi, dégageant des miasmes cannibales, me dévorant toute crue ? « *Il faut que les secrets circulent* », a écrit Hervé à la dernière page d'un autre livre, *L'image fantôme*. Ces secrets, ce sont ceux que la littérature permet de livrer, mais aussi, et pardonnez-moi le sucre de cette affirmation, de partager.

Si nous aimions tant Hervé, nous, dans ce cours de littérature du sida de l'hiver 2010, c'est sans doute parce que nous partagions ensemble sa maladie, ses vicissitudes, mais aussi les défauts de son caractère qu'il nommait dans *Cytomégalo*virus, son journal d'hospitalisation, avec la même droiture que dans *Mes parents*.

HÉRITER DE PAPA GUIBERT

Guibert suit longtemps ceux qui l'aiment, je le crois, qui deviennent porteurs de ses secrets et qui y trouvent peut-être aussi l'élan nécessaire pour circonscrire les leurs. Quelques années après avoir lu *Mes parents*, c'est tout imprégnée de son auteur que j'ai publié un premier livre. Bonne élève à l'école de sa cruauté, j'y ai été un peu méchante avec mes propres géniteurs. J'y parlais de mes avortements, de ces bébés que je n'avais pas eus, de ma difficulté à me penser dans une généalogie matrilineaire. Un poème en particulier portait sur ma mère. Comme Hervé me l'avait appris, je n'avais été tendre ni envers elle ni envers moi dans ce recueil.

Le soir du lancement, ma mère était entrée brusquement dans la librairie de quartier. Elle avait regardé autour d'elle et m'avait demandé si tous les gens venus célébrer avec moi cette première publication la détestaient. Je lui avais répondu que non, bien sûr que non. Ensuite, elle ne m'a pas parlé durant des mois, trop fâchée du sort que je lui avais réservé dans ce livre. Quand nous nous sommes finalement adressé de nouveau la parole, elle m'a dit qu'habituellement, les gens attendaient la mort de leurs parents avant de prendre la liberté d'écrire sur eux. J'avais été, il est bien vrai, tout à fait ingrate. Peut-être avais-je pris cette liberté, car comme Hervé, j'avais toujours tenu pour acquis que ma mère me survivrait. Peut-être est-ce en regard d'un amour pour la vie brinquebalant, à l'époque, qu'il m'avait semblé naturel d'apprendre d'Hervé une parole d'outre-tombe, moi dont les désirs de vie et de mort oscillaient chaque jour. J'avais voulu, tout comme lui, détruire ma mère dans la littérature. Et désormais, cette destruction passée, je crois réussir à l'aimer un peu mieux, au moins la plupart du temps. Les choses abîmées sont plus aimables, et je me disais : c'est ma vie à moi que je raconte ici, c'est ma vie à moi que je dois abîmer dans mes mots pour qu'elle puisse devenir habitable. Depuis, ma vie n'est pas devenue un palais, mais je pense moins facilement à me l'enlever.

À propos de ce premier livre, une critique avait écrit quelque chose comme : « mais pourquoi autant de violence envers sa famille ? » J'aurais dû mieux m'entourer pour le rendre public, notait-elle, égratignant au passage mes éditeurs. Si je lui ai depuis pardonné de ne pas avoir su reconnaître le pouvoir de parler en mal de ceux qui ont tout fait pour nous, d'exposer le meilleur comme le pire, il n'empêche qu'aujourd'hui, d'une certaine manière, je me dis qu'elle ne croyait pas si bien dire : il est vrai que j'avais été mal élevée, tant par ma famille que par la littérature elle-même, par mon frère (ou était-ce mon père ?) spirituel, le bel Hervé, dont les manières étaient tout sauf bienveillantes. Il me faudra une vie pour me remettre de ma famille, et de surcroît, une vie d'écriture : de cela, je suis toujours certaine. Sans doute faut-il passer par ce chemin : je continue à trouver surprenants, et un peu inquiétants, les gens qui aiment sans ambages ni fracas leurs parents, sans admettre la petitesse des adultes ni celle des enfants. C'est que parfois, il faut bien avouer, l'épreuve de la violence permet d'arriver dans l'antichambre du véritable amour. C'est ce que j'ai appris à l'école d'Hervé.

P-49

Hervé Guibert
LE PÈRE
1980

Tirage gélatino-argentique
© Christine Guibert /Courtesy
Les Douches la Galerie, Paris

